

République Française

Liberté — Égalité — Fraternité

VILLE DE PARIS



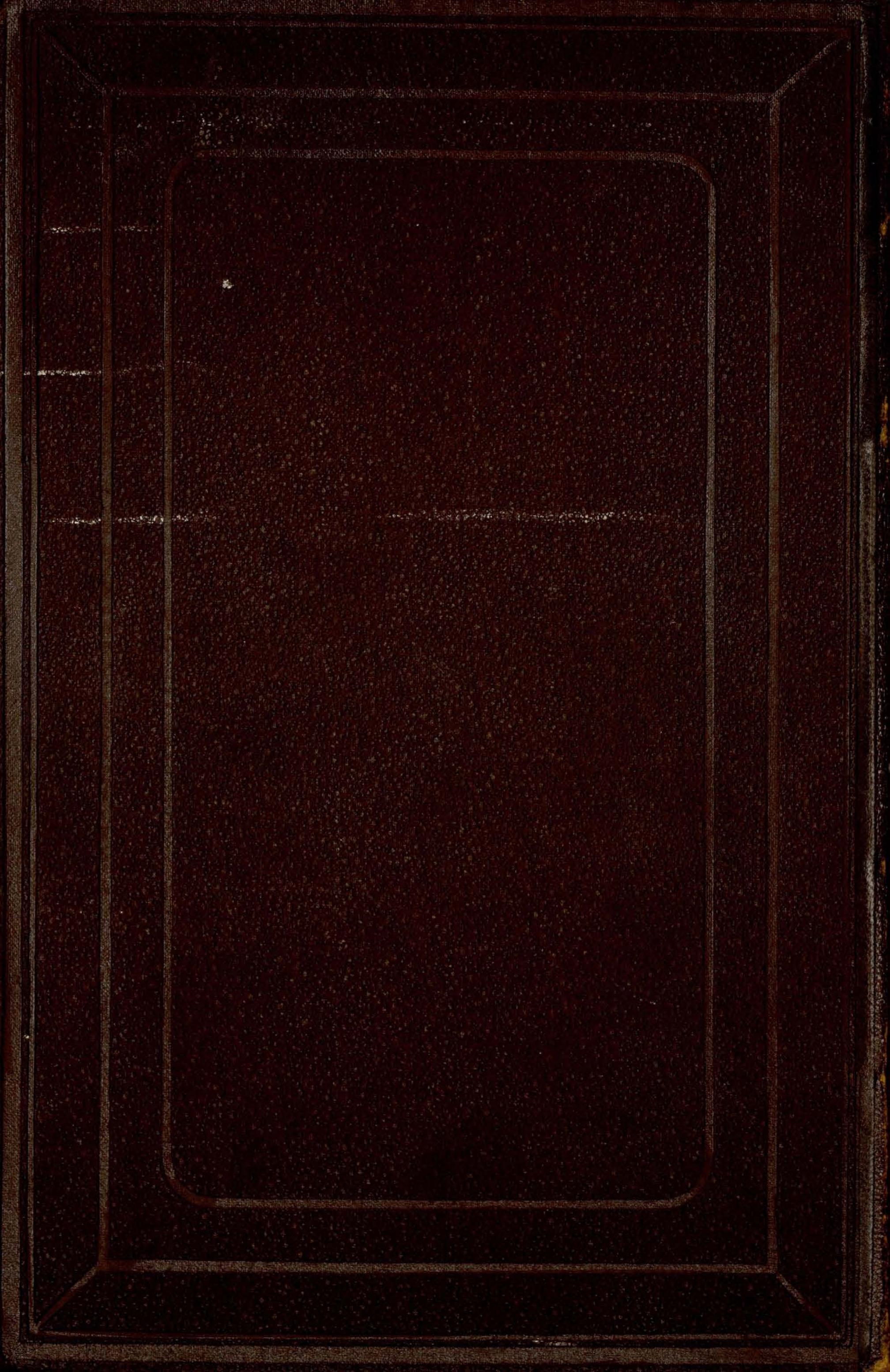
Prix Municipal

CERVANTES  
—  
DON  
QUICHOTTE

FONDO ANTIGUO

**A-2051**

Bib. Regional



RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

LIBERTÉ-ÉGALITÉ-FRATERNITÉ.

ÉCOLES COMMUNALES DE PARIS

DISTRIBUTION DES PRIX

Ecole de *Garçons*

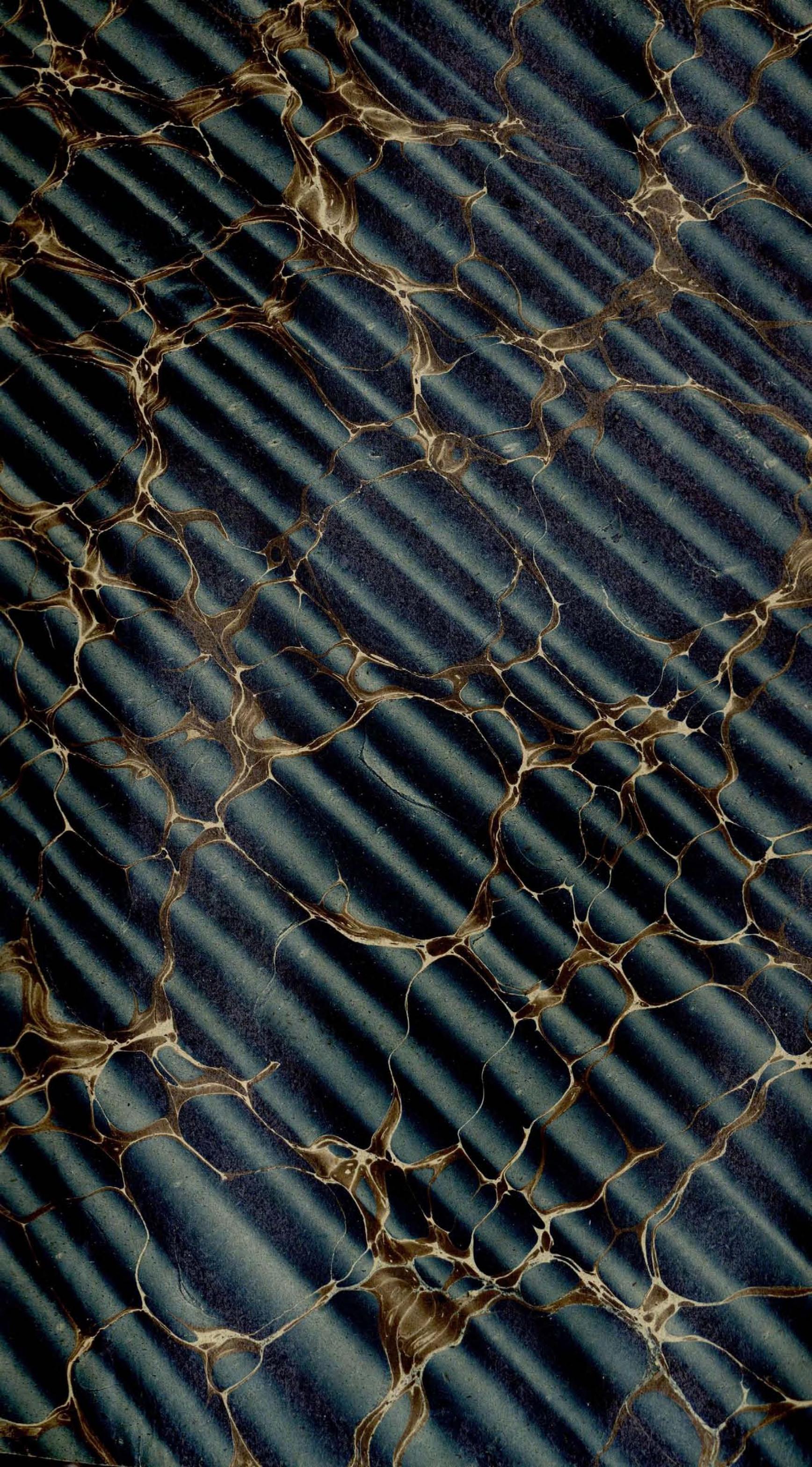
rue *Montgolfier, 1*

*1<sup>re</sup> Classe du Cours Sup.*

*Prix* décernés en 1884

à *Fatoux L.*

- |                         |                     |
|-------------------------|---------------------|
| 1 Instr. m. et arith.   | 6 Desin. linéaire   |
| 2 Géographie            | 7 Gramm. et analyse |
| 3 Lecture               | 8 Ecriture          |
| 4 Récitation            | 9 Rédaction         |
| 5 Syst. m. et Géométrie | 10 Sciences         |



R.119406

A-2051

215  
T= 90



# DON QUICHOTTE

DE LA MANCHE

---

Imprimeries réunies, B.

---

BIBLIOTHÈQUE  
DES ÉCOLES ET DES FAMILLES

---

**DON QUICHOTTE**  
**DE LA MANCHE**

PAR

**MIGUEL DE CERVANTES SAAVEDRA**

ÉDITION ABRÉGÉE

D'APRÈS LA TRADUCTION DE FLORIAN

ET ILLUSTRÉE D'APRÈS LES DESSINS DE GUSTAVE DORÉ

TROISIÈME ÉDITION

**PARIS**  
**LIBRAIRIE HACHETTE ET C<sup>IE</sup>**

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1884

Droits de propriété et de traduction réservés





# DON QUICHOTTE

DE LA MANCHE

---

PREMIÈRE PARTIE

---

CHAPITRE PREMIER

DU CARACTÈRE ET DES OCCUPATIONS DU FAMEUX DON QUICHOTTE DE LA MANCHE

Dans un village de la Manche, vivait un de ces gentilshommes qui ont une vieille lance, une rondache rouillée, un cheval maigre et un lévrier. Un bouilli, plus souvent de vache que de mouton, une vinaigrette le soir, des œufs frits le samedi, le vendredi des lentilles, et quelques pigeonneaux de surplus le dimanche, emportaient les

trois quarts de son revenu. Le reste payait sa casaque de drap fin, ses chausses de velours avec les mules pareilles pour les jours de fête, et l'habit de gros drap pour les jours ouvriers. Sa maison était composée d'une gouvernante de plus de quarante ans, d'une nièce qui n'en avait pas vingt, et d'un valet qui faisait le service de la maison, de l'écurie, travaillait aux champs et taillait la vigne. L'âge de notre gentilhomme approchait de cinquante ans. Il était vigoureux, robuste, d'un corps sec, d'un visage maigre, très matinal, et grand chasseur. Il s'appelait don Quixada.

Lorsque notre gentilhomme était oisif, c'est-à-dire les trois quarts de la journée, il s'appliquait à la lecture des livres de chevalerie avec tant de goût, de plaisir, qu'il en oublia la chasse et l'administration de son bien. Cette passion devint si forte, qu'il vendit plusieurs morceaux de terre pour se former une bibliothèque de ces livres, parmi lesquels il préférait surtout les ouvrages du célèbre Félician de Silva. Cette prose claire et facile, qui presque jamais n'a de sens, lui paraissait admirable. Il était seulement fâché de ne pouvoir deviner ce qu'elle voulait dire, et se donnait la torture pour comprendre ce qu'Aristote lui-même aurait eu bien de la peine à expliquer. Il ne laissait pas encore d'être un peu étonné des prodigieuses blessures que don Bélianis faisait et recevait : quelque habiles que fussent les chirurgiens, il lui semblait qu'il en devait rester des cicatrices extraordinaires.

Il avait souvent des querelles avec le curé du village, homme instruit, et gradué à Sigüence, sur le plus ou moins de mérite de *Palmerin d'Angleterre* et d'*Amadis de Gaule*. Maître Nicolas, barbier du lieu, s'était hautement déclaré pour le chevalier du Soleil, et n'estimait après lui que don Galaor, frère d'Amadis, parce que, disait-il, celui-là était assez accommodant, et qu'il ne pleurait pas toujours comme son langoureux frère. Enfin notre gentilhomme, uniquement occupé de ces idées, passait les jours et les nuits à s'en repaître. Cette continuelle lecture et le défaut de sommeil lui desséchèrent la cervelle : il perdit le jugement.

Bientôt il lui vint dans l'esprit l'idée la plus étrange que jamais on ait conçue. Il s'imagina que rien ne serait plus beau, plus honorable pour lui, plus utile à sa patrie, que de ressusciter la chevalerie errante. Le pauvre homme se voyait déjà conquérant par sa valeur

l'empire de Trébizonde. Enivré de ces espérances, il résolut aussitôt de mettre la main à l'œuvre. La première chose qu'il fit fut d'aller chercher de vieilles armes couvertes de rouille, qui depuis son bisaïeul étaient restées dans un coin. Il les nettoya, les rajusta le mieux qu'il put ; mais il vit avec chagrin qu'il lui manquait la moitié du casque. Son adresse y suppléa ; il fit cette moitié de carton, et parvint à se fabriquer quelque chose qui ressemblait à un casque. A la vérité, voulant éprouver s'il était de bonne trempe, il tira son épée, et, le frappant de toute sa force, il brisa du premier coup tout son ouvrage de la semaine. Cette promptitude à se rompre ne laissa pas de lui déplaire dans un casque. Il recommença son travail, et cette fois ajouta par-dessus de petites bandes de fer qui le rendirent un peu plus solide. Satisfait de son invention, et ne se souciant plus d'en faire une nouvelle épreuve, il se tint pour très bien armé.

Alors il fut voir son cheval ; et quoique la pauvre bête ne fût qu'un squelette vivant, il lui parut plus vigoureux que le Bucéphale d'Alexandre ou le Babiéça du Cid. Il rêva pendant quatre jours au nom qu'il lui donnerait : ce qui l'embarassait beaucoup ; car, devant faire du bruit dans le monde, il désirait que ce nom exprimât ce qu'avait été le coursier avant sa noble destinée et ce qu'il était devenu. Après en avoir adopté, rejeté, changé plusieurs, il se détermina pour *Rossinante*, nom sonore selon lui, beau, grand, significatif. Il fut si content d'avoir trouvé ce nom superbe pour son cheval, qu'il résolut d'en chercher un pour lui-même ; et cela lui coûta huit autres jours. Enfin il se nomma don Quichotte, ou plutôt *don Quichotte de la Manche*, pour faire participer son pays à la gloire qu'il acquerrait.

C'était quelque chose que d'avoir des armes, un demi-casque de carton, un coursier déjà nommé, un nom imposant pour lui-même ; mais le principal lui manquait encore : c'était une dame à aimer. « Si pour mes péchés, disait-il, ou plutôt pour mon bonheur, je me rencontre avec un géant, ce qui arrive tous les jours, et que du premier coup je le renverse, le partage par le milieu du corps, ou enfin l'oblige à se rendre, ne me sera-t-il pas agréable d'avoir une dame à qui l'envoyer, afin que, se présentant devant elle, il vienne se mettre à genoux, et lui dise d'une voix soumise : Madame, vous voyez ici le géant Caraculiambro, souverain de l'île de Malandrinie.

L'illustre chevalier que la renommée ne peut jamais assez louer, don Quichotte de la Manche, après m'avoir vaincu en combat singulier, m'a prescrit de me rendre aux pieds de votre grandeur pour qu'elle dispose de moi. »

Oh! que notre héros fut content de lui lorsqu'il eut fait ce discours! et qu'il le fut davantage quand il eut trouvé le nom de sa dame! On prétend qu'il avait été jadis amoureux d'une assez jolie paysanne des environs, qui jamais n'en avait rien su, ou ne s'en était guère souciée. Ce fut elle qu'il établit la souveraine de son cœur. Elle se nommait Aldonza Lorenzo; mais, voulant lui donner un nom plus convenable à une princesse, il l'appela *Dulcinée du Toboso*. C'était dans ce village qu'elle demeurait.





## CHAPITRE II

COMMENT DON QUICHOTTE SORTIT DE CHEZ LUI LA PREMIERE FOIS

Notre héros, étant pourvu de tout ce qu'il lui fallait, ne voulut pas différer plus longtemps l'exécution de son projet sublime. Il se croyait responsable de tout le mal que son inaction laissait commettre sur la terre. Un matin donc, avant le jour, dans le plus chaud du mois de juillet, sans être vu, sans en rien dire, il se couvre de ses armes, monte sur Rossinante, et, la lance au poing, la rondache au bras, sa visière de carton baissée, il sort par une porte de derrière, et se voit enfin en campagne. Surpris, charmé que le commencement d'une aussi grande entreprise n'eût pas éprouvé plus de difficultés, il lui vint pourtant une réflexion désolante, qui manqua lui faire tout abandonner : il se rappela qu'il n'était point armé chevalier, et que, suivant leurs lois sacrées, il lui était défendu de combattre avant d'avoir reçu l'ordre de chevalerie, d'avoir porté comme novice les armes blanches et l'écu sans devise. Ce terrible scrupule le tourmentait ; mais il y trouva remède. Il se promit de se faire recevoir chevalier par le premier qu'il rencontrerait, comme cela était arrivé à tant d'autres dont il avait lu les histoires. Quant aux armes blanches, il était bien sûr que les siennes deviendraient telles à force de les fourbir. Cette idée rendit le calme à son âme. Il poursuivit son chemin en laissant aller Rossinante à son gré ; car il lui semblait qu'en cela consistait l'essence des aventures.

Il cheminait assez lentement dans la plaine de Montiel, tandis que le soleil, déjà sur sa tête, l'enveloppait de ses rayons, et aurait fondu sa cervelle s'il en était resté au pauvre homme. Il marcha presque tout le jour sans rencontrer, à son grand dépit, la moindre occasion d'exercer son courage. Vers le soir son cheval et lui s'arrêtèrent mourant de faim. En regardant de tous côtés pour découvrir quelque château ou quelque cabane de pâtre qui pût lui servir d'asile, il aperçut une hôtellerie ; et, rendant grâce au ciel de cette fortune, il se pressa d'y arriver.

Le hasard fit que deux jeunes filles étaient alors sur la porte de l'auberge où elles s'étaient arrêtées avec des muletiers de Séville. Don Quichotte, qui voyait partout ce qu'il avait lu, n'eut pas plus tôt découvert l'hôtellerie qu'il la prit pour un château superbe. Il s'approcha du prétendu château, et, s'arrêtant à peu de distance, il attendit que le nain se montrât sur une des plates formes pour annoncer, selon l'usage, en sonnante de la trompette, l'arrivée du chevalier. Comme le nain ne se pressait pas, et que Rossinante paraissait pressé de gagner l'écurie, notre héros s'avança jusqu'à la porte où étaient les deux jeunes filles. Elles lui parurent deux demoiselles de haut parage, prenant le frais devant leur château. Dans ce même instant un porcher, pour rassembler son troupeau, se mit à sonner d'un mauvais cornet. Don Quichotte ne douta plus que ce ne fût le nain qui l'annonçait ; et, s'adressant aux demoiselles, un peu effrayées de ses armes : « Rassurez-vous, leur dit-il, en leur montrant sous sa visière de carton un visage sec et poudreux, vos seigneuries n'ont rien à craindre : les lois de la chevalerie, que je fais profession de suivre, me défendent d'offenser personne, et me prescrivent surtout d'être aux ordres des demoiselles aussi respectables que vous. »

Les jeunes filles, étonnées, le considéraient avec de grands yeux. Le mot de respect les fit rire. « Mesdames, reprit don Quichotte, presque fâché, il ne suffit pas d'être belles, il faut encore être réservées, et surtout ne pas rire sans sujet. Daignez excuser cet avis de la part d'un homme qui ne désire que de vous servir. » Ce langage, fort étranger aux jeunes filles, et la mine du chevalier faisaient redoubler les ris. Don Quichotte perdait patience, lorsque heureusement l'aubergiste arriva. C'était un gros Andaloux de la plage de San-Lucar, fin comme l'ambre, rusé voleur et plus malin qu'un écolier.

« Seigneur chevalier, dit-il, si votre seigneurie demande à coucher, elle trouvera ici tout ce qu'il lui faut, excepté un lit; c'est la seule chose qui nous a toujours manqué. » Don Quichotte, très satisfait des offres obligeantes de l'alcade de la forteresse, car l'aubergiste lui parut tel, se hâta de lui répondre : « Seigneur châtelain, tout est bon pour moi; les armes sont ma parure et les combats mon repos. — Cela étant, reprit l'aubergiste, un peu surpris de s'entendre appeler châtelain, si votre seigneurie veut passer ici la nuit sans dormir, elle y sera plus commodément que partout ailleurs. » En achevant ces mots, il courut tenir l'étrier de don Quichotte, qui descendit avec assez de peine, comme un homme encore à jeun.

Son premier soin fut de recommander à l'aubergiste de ne laisser manquer de rien son cheval, qu'il assura être le meilleur des animaux de ce monde. L'aubergiste, le considérant, fut loin d'en être convaincu; cependant il le conduisit à l'écurie, et revint près de don Quichotte, qu'il trouva se faisant désarmer par les deux belles demoiselles, déjà réconciliées avec lui. Ces dames lui avaient ôté les deux pièces de la cuirasse; mais elles ne pouvaient venir à bout de désenchâsser la tête du hausse-col et du casque, que don Quichotte avait attachés l'un à l'autre avec de petits rubans verts si étroitement noués, qu'il fallait couper les nœuds. Notre chevalier s'y opposa fortement : il aima mieux rester toute la nuit avec son casque : ce qui faisait la plus étrange figure que l'on puisse imaginer. Mais tandis qu'on le désarmait, vivement touché des soins de ces demoiselles, il leur adressait les compliments les plus chevaleresques.

A tout cela les jeunes filles restaient muettes. Elles lui demandèrent enfin s'il voulait manger quelque chose. Il répondit franchement qu'il avait besoin de dîner. Comme c'était un vendredi, l'on ne put trouver dans l'hôtellerie qu'une espèce de mauvaise merluche, bonne tout au plus pour des muletiers. Bientôt on vint lui servir de cette détestable merluche avec un pain plus noir et plus dur que les armes du chevalier. Quand don Quichotte voulut y goûter, son hausse-col de fer l'empêcha de pouvoir rien porter à sa bouche; il fallut qu'une des demoiselles voulût bien remplir cet office; et lorsqu'il fut question de boire, sa visière l'embarrassa tellement que jamais il n'en serait venu à bout si l'aubergiste n'avait inventé de percer un long roseau par lequel il fit arriver le vin.



### CHAPITRE III

DE L'AGRÉABLE MANIÈRE DONT NOTRE HÉROS REÇUT L'ORDRE DE CHEVALERIE

Tourmenté de cette idée, don Quichotte abrège son mauvais souper, se lève, appelle l'aubergiste, et, s'enfermant avec lui dans l'écurie, il se jette à ses genoux : « Illustre chevalier, lui dit-il, j'ose supplier votre courtoisie de vouloir m'accorder un don. » L'aubergiste, surpris de ces paroles, et de voir cet homme à ses pieds, s'efforçait de le relever ; mais, n'en pouvant venir à bout, il lui promit ce qu'il demandait. « Je n'attendais pas moins de votre magnanimité, reprit don Quichotte : ce que je désire de vous ne peut tourner qu'à votre gloire et au profit de l'univers ; c'est de permettre que cette nuit même je fasse la veille des armes dans la chapelle de votre château, et que demain, au point du jour, vous me confériez l'ordre de chevalerie, afin que je puisse aller dans les quatre parties du monde secourir les faibles et les opprimés, selon l'usage des chevaliers errants, au nombre desquels je brûle de me voir enfin agrégé. »

L'aubergiste, comme nous l'avons dit, ne manquait pas de malice. Il avait d'abord soupçonné la folie de don Quichotte : il n'en douta

plus après ces paroles; et, voulant s'en amuser, il lui répondit très sérieusement : « Seigneur, un si noble désir est digne de votre grande âme. Vous ne pouviez pour le satisfaire mieux vous adresser qu'à moi; ma jeunesse entière fut consacrée à cet honorable exercice. Me voyant vieux, j'ai pris le parti de me retirer dans mon château, où je vis paisiblement de mon bien et de celui des autres, me faisant toujours un plaisir de recevoir de mon mieux tous les chevaliers errants qui passent, de quelque qualité qu'ils soient, et ne leur demandant pour prix d'une si tendre affection que de partager avec moi l'argent qui peut les embarrasser. Dans ce moment je n'ai point de chapelle à vous offrir, parce que je viens de l'abattre pour en construire une plus belle, mais il est possible de s'en passer; et ma cour qui est grande, commode, sera précisément ce qu'il faut pour que vous fassiez cette nuit la veille des armes. Demain matin nous remplirons les autres cérémonies; après quoi vous serez chevalier. Mais répondez-moi d'abord sur un point qui ne laisse pas de m'intéresser : Avez-vous de l'argent ? »

« Non, répondit don Quichotte; je n'ai jamais lu qu'aucun chevalier se fût muni de ce vil métal. — Vous êtes dans l'erreur, reprit l'aubergiste; si les historiens n'en parlent pas, c'est qu'ils ont pensé qu'il allait sans dire que les chevaliers ne marchaient jamais sans une chose aussi nécessaire que de l'argent. Je puis vous assurer qu'ils portaient tous une bourse bien garnie, des chemises blanches, et une petite boîte d'onguent pour les blessures qu'ils pouvaient recevoir. Vous sentez bien qu'ils n'étaient pas toujours sûrs, après un combat terrible, de voir arriver sur un nuage une demoiselle ou un nain qui vint leur faire boire de ces eaux divines dont une seule goutte guérissait leurs plaies. Pour plus grande précaution, ils chargeaient leurs écuyers d'avoir avec eux de la charpie, de l'onguent et de l'argent. Ainsi, je vous ordonne, comme à mon fils en chevalerie, de ne jamais voyager sans argent; vous verrez que vous et les autres s'en trouveront à merveille. »

Don Quichotte promit de n'y pas manquer. Pressé de commencer la veille des armes, il alla chercher les siennes, qu'il vint porter au milieu de la cour sur une auge près du puits. Il prit seulement son écu, sa lance, et se mit à se promener en long et en large devant l'auge.

Il arriva qu'un des muletiers logés dans l'hôtellerie voulut donner à boire à ses mulets, et s'en vint pour débarrasser l'auge. Don Quichotte, le voyant approcher, lui cria d'une voix terrible : « Qui que tu sois, présomptueux chevalier, tremble de toucher à ces armes : elles appartiennent au plus vaillant de tous ceux qui ont ceint l'épée, ta mort expierait ton audace. » Le malheureux muletier, écoutant peu le héros, prit les armes et les jeta loin de lui. Don Quichotte alors saisit sa lance à deux mains, et la fait tomber avec tant de force sur la tête du muletier, qu'il l'étend par terre sans mouvement. Cela fait, il va relever ses armes, les remet froidement sur l'auge, et recommence à se promener.

L'instant d'après, un autre muletier, ignorant ce qui venait d'arriver à son confrère, qui restait là tout étourdi, voulut de même abreuver ses mulets, et retira les armes de dessus l'auge. Cette fois-ci don Quichotte, sans lui dire une parole, lève sa lance et la lui casse sur la tête, qu'il ouvre en trois ou quatre endroits. L'aubergiste et tous les gens de la maison accourent vers le chevalier, qui, se couvrant de son écu, s'écrie : « O dame de beauté, soutien et force de mon âme, animez-moi d'un de vos regards dans cette terrible aventure ! »

Cela dit, il se sentit tant de courage, que tous les muletiers de l'univers ne l'auraient pas fait reculer d'un pas. Les camarades des blessés commencent à prendre des pierres, qu'ils firent pleuvoir sur notre héros. Celui-ci s'en garantissait de son mieux avec son bouclier, et ne s'éloignait pas de l'auge. L'aubergiste se tuait de crier que c'était un fou ; qu'il les avait avertis ; qu'ils n'y gagneraient que des coups.

Les muletiers cessèrent de jeter des pierres, emportèrent les deux blessés, et don Quichotte reprit sa promenade aussi tranquillement qu'auparavant. L'aubergiste, qui commençait à ne plus rire des plaisanteries du héros, résolut de les faire finir en lui conférant le plus tôt possible ce malheureux ordre de chevalerie. Il revint lui demander excuse de la grossièreté de ces rustres qu'il avait si bien châtiés, l'assurant que tout s'était passé à son insu, et ajouta qu'au surplus, ayant satisfait à l'obligation de la veille des armes, qui n'exigeait que deux heures, il pouvait, au défaut de la chapelle, recevoir dans tout autre lieu l'accolade et le coup de plat d'épée

dans le dos, seules choses nécessaires, suivant les rites de l'ordre.

Don Quichotte le crut aisément, le supplia de se dépêcher, parce qu'une fois armé chevalier, son dessein, si l'on venait encore le provoquer, était de ne laisser personne en vie dans le château. Le châtelain n'en fut que plus pressé d'aller chercher le livre où il écrivait ses rations de paille, et, suivi d'un petit garçon qui portait un bout de chandelle et des deux demoiselles dont j'ai parlé, il revint trouver don Quichotte, qu'il fit mettre à genoux devant lui. Marmottant alors dans son livre, comme s'il eût dit quelque oraison, il leva sa main, la fit tomber assez rudement sur le cou de don Quichotte, et, sans s'interrompre, le frappa de même avec le plat de son épée. L'une de ces dames, qui avaient besoin pour ne pas rire de se rappeler les prouesses du chevalier, lui ceignit l'épée; l'autre lui chaussa l'éperon.

Toutes les cérémonies achevées, notre nouveau chevalier, qui brûlait d'aller chercher les aventures, courut seller Rossinante, monta dessus, et tout à cheval vint embrasser l'aubergiste, en le remerciant de la faveur qu'il avait reçue de lui dans des termes si extraordinaires, qu'il me serait impossible de les rapporter. L'hôte, qui désirait fort de s'en voir défait, répondit plus brièvement, mais dans le même langage, et, sans rien lui demander de sa dépense, le vit partir avec grande joie.





## CHAPITRE IV

DE CE QUI ADVIENT A NOTRE CHEVALIER AU SORTIR DE L'HÔTELLERIE

L'aube commençait à poindre lorsque don Quichotte se remit en route, si charmé, si transporté de se voir enfin armé chevalier, qu'il en tressaillait sur son cheval. D'après les conseils de l'aubergiste, il résolut de retourner chez lui pour se pourvoir d'argent, de chemises, et se donner un écuyer. Il jetait déjà les yeux sur un laboureur de ses voisins, pauvre et père de famille, mais qu'il jugeait d'avance très propre au métier d'écuyer errant. Dans cette pensée il reprit le chemin de son village; et Rossinante, qui semblait deviner son intention, se mit à marcher si légèrement, qu'à peine ses pieds effleuraient la terre.

Tout à coup, dans le fort d'un bois qu'il avait laissé à sa droite, notre chevalier entend des cris plaintifs. « Oh! quel bonheur! se dit-il; le ciel, qui me favorise, veut que je remplisse dès aujourd'hui le plus cher devoir de ma profession. Ces plaintes viennent sûrement de quelque faible qu'on opprime, c'est à moi de le secourir. » Il tourne aussitôt vers le bois, et trouve presque à l'entrée une jument attachée à un arbre; plus loin un jeune garçon de quinze ou seize ans, nu de la ceinture en haut, lié fortement au tronc d'un chêne. C'était lui qui poussait ces cris, et ce n'était pas sans motif: un laboureur, grand et vigoureux, le fustigeait avec une courroie, en accompagnant chaque coup d'une remontrance ou d'un conseil.



JE VOUS FERAI VOIR COMBIEN VOTRE ACTION EST INDIGNE.

DON QUICHOTTE.

A cette vue, don Quichotte, d'une voix forte et courroucée, adresse ces mots au laboureur : « Chevalier féroce et lâche, qui ne rougissez pas de frapper celui qui ne peut se défendre, montez à cheval, prenez votre lance (il montrait un long bâton tout auprès de la jument), je vous ferai voir combien votre action est indigne d'un brave guerrier. » Le paysan, voyant arriver cette grande figure armée, répondit avec soumission : « Seigneur chevalier, ce jeune garçon que je châtie est mon valet, payé par moi pour avoir soin de mon troupeau. Il s'en acquitte si mal, que tous les jours j'ai quelque brebis de mécompte; et parce que je veux corriger sa négligence ou sa friponnerie, il a l'audace de dire que c'est pour ne pas lui payer ses gages. Sur mon Dieu comme sur mon âme, je vous jure qu'il en a menti. — Un démenti! s'écria don Quichotte, un démenti devant moi! Par le soleil qui m'éclaire, je ne sais pourquoi cette lance ne vous perce pas à l'instant. Allons, déliez ce jeune homme, et payez-le tout à l'heure, ou je vous anéantis. »

Le laboureur baissa la tête, et, sans répliquer, délia le jeune garçon, à qui don Quichotte demanda combien lui devait son maître. « Neuf mois, reprit le berger, à sept réaux chaque mois. » Notre chevalier compta que cela faisait soixante et trois réaux; il ordonna au laboureur de les payer sur-le-champ, s'il ne voulait pas mourir. Celui-ci, tremblant de peur, assura qu'il ne devait pas tant, parce qu'il fallait retrancher du compte trois paires de souliers fournies au berger, plus deux saignées qu'on lui avait faites dans une maladie. « Non, reprit don Quichotte, ces deux articles iront pour les coups qu'il a reçus. — A la bonne heure, dit humblement le laboureur; mais je n'ai point d'argent sur moi : qu'André se donne la peine de venir à la maison, je lui compterai ses réaux. — A d'autres! s'écria le berger; Dieu me préserve de le suivre! nous ne serions pas plutôt seuls, qu'il m'écorcherait comme un saint Barthélemi. — Il n'en fera rien, reprit le héros, son respect pour moi m'en est garant; et pourvu qu'il me le jure par l'ordre de chevalerie qu'il a reçu, je le laisse libre, et suis sûr que vous serez bientôt payé. — Mais, monsieur, répondit André, que votre seigneurie fasse attention que mon maître n'a jamais reçu d'ordre de chevalerie; c'est Juan Haldudo le riche, qui demeure près du Quintanar. — Qu'importe? ajouta don Quichotte; il peut y avoir des Haldudo chevaliers; d'ailleurs chacun

est fils de ses œuvres. — Ah ! de quelles œuvres est-il fils, s'écria tristement André, lui qui me refuse mon dû, le prix de mon travail et de mes sueurs ! — Je suis loin de vous le refuser, mon frère, dit alors le laboureur ; ayez la bonté de m'accompagner, et je vous jure, par tous les ordres de chevalerie possibles, que vous recevrez plus que vous ne demandez. — Je vous dispense du plus, interrompit don Quichotte, je ne vous demande que d'être plus exact. Prenez-y garde, je vous le conseille ; autrement je saurai bien vous retrouver, fussiez-vous caché comme un lézard. Il est juste que vous connaissiez celui qui vous donne cet ordre. Apprenez donc, pour mieux obéir, que je suis le valeureux don Quichotte de la Manche, celui qui venge les injures et qui redresse les torts. Adieu ; pensez à vos serments. «

En achevant ces mots il part, et s'éloigne.

Le laboureur le suivit des yeux ; et lorsqu'il l'eut perdu de vue : « Mon fils, dit-il à son valet, venez un peu, je vous prie ; il me tarde de vous payer ce que je vous dois, comme ce redresseur de torts me l'a prescrit. — Vous ferez fort bien, répondit André ; car si vous manquiez à votre parole, ce bon et digne chevalier, que Dieu conserve ! saurait vous la faire tenir. — Sans doute, reprit le laboureur ; mais, pour augmenter le paiement, je suis bien aise d'augmenter la dette. » Aussitôt il saisit le berger, l'attache une seconde fois au chêne, et le fustige beaucoup plus fort qu'auparavant. « Seigneur André, lui dit-il ensuite, appelez donc le redresseur de torts ; nous verrons comme il s'y prendra pour redresser celui-ci. »

Pendant ce temps notre héros, tout fier d'avoir si bien réparé une iniquité criante, continuait son chemin en s'applaudissant tout seul des heureux commencements de sa glorieuse carrière. S'étant aperçu que le chemin se partageait en quatre, et se rappelant aussitôt que les chevaliers errants s'arrêtaient toujours dans les carrefours, incertains de la route qu'ils devaient suivre, il voulut s'arrêter aussi pour laisser le choix à son coursier. Rossinante n'hésita point, et prit le chemin de son écurie. Mais il n'avait pas fait deux milles, que don Quichotte vit venir une troupe de gens à cheval. C'étaient, comme on l'a su depuis, des négociants de Tolède, allant acheter de la soie à Murcie. Ils étaient six avec des parasols, suivis de quatre valets montés, et de trois garçons de mule à pied. Don Quichotte ne douta point que ce ne fût une grande aventure ; et sa

mémoire lui fournit sur-le-champ le parti qu'il en pouvait tirer.

Il va se placer au milieu du chemin, prend une contenance fière, s'affermit sur ses étriers, prépare sa lance, et serre son écu; et quand il voit approcher cette troupe de chevaliers errants, car ces voyageurs ne pouvaient pas être autre chose, il leur crie d'une voix tonnante : « Arrêtez tous, et confessez qu'aucune beauté de la terre n'égale l'impératrice de la Manche, la sans-pareille Dulcinée du Toboso. » A ces paroles, à cette étrange figure, les marchands, surpris, s'arrêtèrent; mais, jugeant bientôt que c'était un fou, l'un d'eux, plaisant et spirituel, voulut s'amuser de cette rencontre. « Seigneur chevalier, dit-il, aucun de nous ne connaît la dame dont vous nous parlez. Ayez la bonté de nous la faire voir; si elle est aussi belle que vous le dites, nous en conviendrons de tout notre cœur. — Vraiment? reprit don Quichotte; si vous la voyiez, où serait le mérite de la trouver belle? L'important, c'est que sans l'avoir vue vous en soyez sûrs, le disiez, l'affirmiez, le juriez et le souteniez; sinon, préparez-vous au combat, race orgueilleuse et superbe. — Daignez m'écouter, reprit le marchand. Que votre seigneurie ait la complaisance de nous montrer seulement un portrait de cette dame; si petit qu'il soit, il nous suffira pour la juger. Nous sommes même déjà tellement prévenus pour elle, que quand elle serait louche, borgne, boiteuse, bossue, nous n'en dirons pas moins ce qu'il vous plaira. — Elle n'est ni louche ni borgne, canaille infâme! s'écrie don Quichotte, enflammé de colère; ses yeux sont plus beaux, plus brillants que le flambeau de l'univers; sa taille est plus fine, plus droite qu'un fuseau de Guadarrama. Vous allez payer tout à l'heure votre insolence et vos blasphèmes. »

A ces mots il court, la lance baissée, contre le blasphémateur; et si son cheval n'eût fait un faux pas, le railleur s'en fût mal trouvé. Rossinante à bas, son maître par terre, embarrassé de son écu, de sa lance, de ses éperons, ne put jamais se relever. Au milieu de ses vains efforts, il criait toujours : « Ne fuyez pas, lâches : c'est la faute de mon cheval; sans lui vous seriez châtiés! » Un valet de mule, qui n'était point plaisant, s'ennuya de ses injures. Il s'approcha du chevalier démonté, prit sa lance, qu'il rompit en pièces, et, s'armant d'un des morceaux, répondit à coups de bâton aux menaces furieuses de don Quichotte.



## CHAPITRE V

SUITE DU MALHEUR DE NOTRE HÉROS

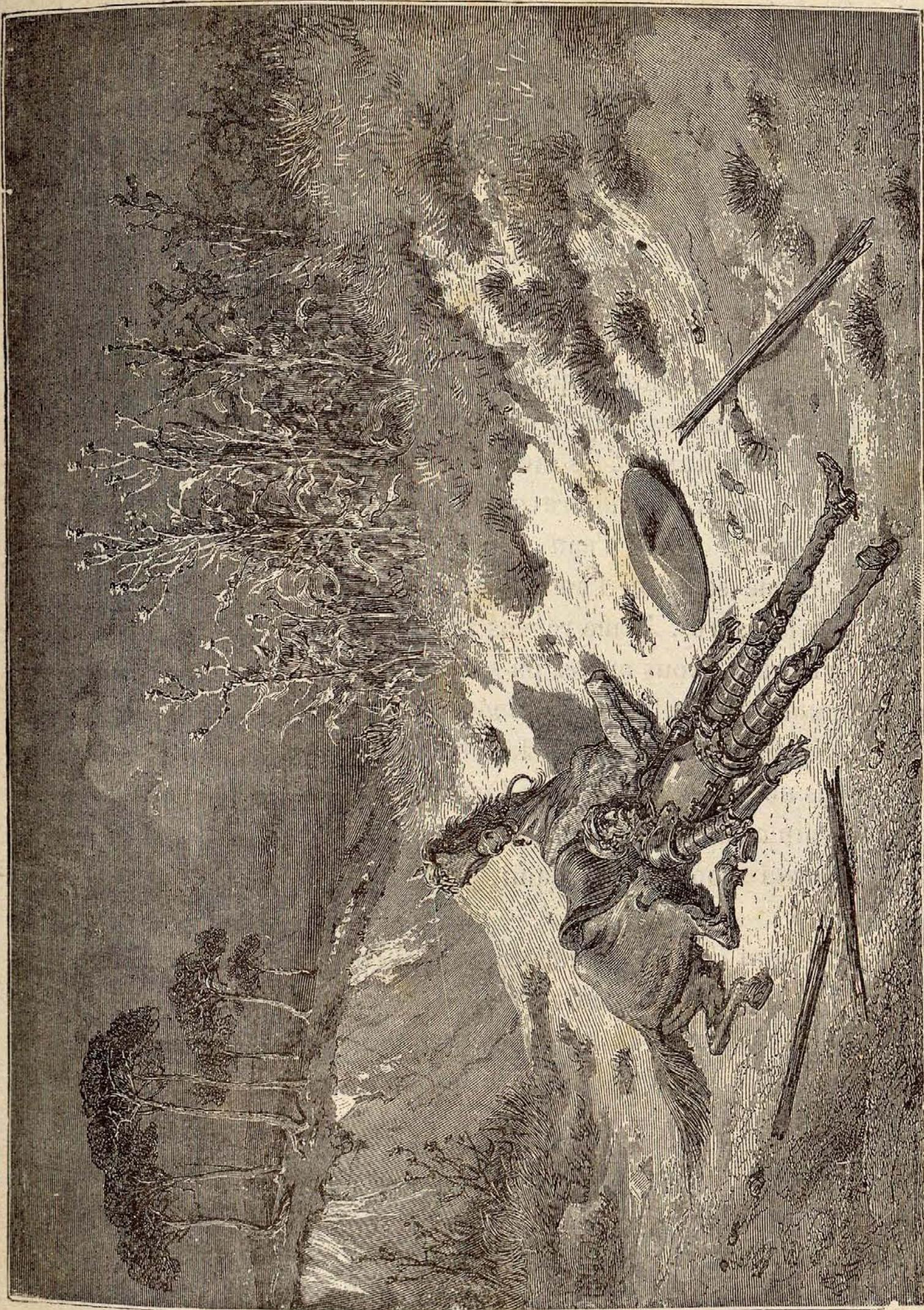
L'infortuné don Quichotte, voyant qu'il ne pouvait se mouvoir, eut recours à son remède ordinaire, et chercha dans sa mémoire quelque anecdote de ses livres qui eût rapport à sa situation. Il n'en trouva point de si ressemblante que l'aventure de Beudoin et du marquis de Mantoue, lorsque celui-ci le rencontra dans la montagne couché de son long, nageant dans son sang. Aussitôt, se roulant par terre avec toutes les marques du désespoir, il se mit à répéter la romance lamentable que l'auteur fait dire à Beudoin et où il implore l'aide de « son oncle et son bienfaiteur ».

Comme il prononçait ces mots, un laboureur de son village, qui venait de porter du blé au moulin, passa sur la route, et, s'approchant de cet homme, qui semblait se plaindre, lui demanda quel mal il avait. Don Quichotte ne douta point que ce ne fût le marquis de Mantoue, son oncle, et ne lui répondit qu'en continuant la romance. Le laboureur, qui ne comprenait pas bien le sens de ce qu'il disait, lui détacha la visièrre à demi brisée, nettoya son visage couvert de poudre, et, le regardant avec attention, ne tarda pas à

le reconnaître. « Quoi! c'est vous, dit-il, seigneur Quixada! Qui a pu mettre votre seigneurie dans cet état? » A toutes ces questions point de réponse que la romance. Le bon laboureur s'occupa de lui ôter sa cuirasse, pour voir s'il n'était point blessé. Il ne vit de sang nulle part. Alors il le releva, le soutint, et, non sans peine, parvint à le mettre sur son âne, afin qu'il fût moins secoué dans la route. Ensuite il ramassa ses armes, jusqu'aux morceaux de la lance, les attacha sur Rossinante, prit sa bride d'une main, le licou de l'âne de l'autre, et s'achemina vers son village, rêvant en lui-même à ce que pouvait signifier tout ce que disait don Quichotte.

Celui-ci, que ses contusions faisaient tenir un peu de travers sur l'âne, levait les yeux au ciel, et poussait de si grands soupirs que le laboureur se crut obligé de le questionner de nouveau. Mais le diable, qui semblait se plaire à présenter à la mémoire du chevalier tout ce qu'il avait jamais lu, lui fit oublier dans l'instant l'aventure de Beudoin pour lui rappeler celle du Maure Abindarraès, lorsque le gouverneur d'Antequerre, après l'avoir fait prisonnier, le conduisit dans sa forteresse; de sorte que cette fois il répondit au laboureur ce que répond à Rodrigue de Narvaès, dans la *Diane* de Montemayor, l'Abencerrage captif. A la fin de ce long discours, il ajouta : « Seigneur don Rodrigue, il est bon que vous sachiez que cette belle Xarife dont je viens de vous parler est à présent l'incomparable Dulcinée du Toboso. » Le laboureur, encore plus dérouté, le considérait avec de grands yeux, cherchant à comprendre ce qu'il voulait dire : « Mon cher monsieur, interrompit-il, songez donc, je vous prie, que je ne suis point Rodrigue de Narvaès ni le marquis de Mantoue; je m'appelle Pierre Alonzo, votre voisin, votre serviteur. Vous n'êtes pas non plus Beudoin ni le Maure Abindarraès; vous êtes le seigneur Quixada, un bon et brave gentilhomme. — Je sais qui je suis, reprenait don Quichotte; et je puis être quand je voudrai non seulement ceux que je dis, mais même les douze pairs de France et les neuf preux tant renommés, puisque toutes leurs actions n'approchent sûrement pas des miennes. »

En s'entretenant ainsi, le jour finissait, et nos voyageurs arrivèrent au village. Le laboureur conduisit don Quichotte à sa maison, où son absence avait répandu le trouble : ses bons amis le curé, le barbier du lieu, étaient chez lui dans ce moment. La gouvernante



IL SE MIT A RÉPÉTER LA ROMANCE LAMENTABLE.

criait de toutes ses forces : « Qu'en dites-vous, monsieur le licencié Péro Pérez? (C'était le nom du curé.) Voilà pourtant six jours entiers que mon maître ne paraît pas. Nous ne trouvons ni son cheval, ni sa rondache, ni ses armes. Ah! malheureuse que je suis! Je vous le dis, monsieur le curé, qu'il n'y ait jamais de paradis pour moi si ces maudits livres de chevalerie ne lui ont brouillé la cervelle! Je me souviens bien à présent de l'avoir entendu dire, et parlant tout seul, qu'il voulait se faire chevalier errant et aller chercher les aventures. Que Satan et Barabbas puissent emporter tous ces livres qui ont gâté la meilleure tête de la Manche! — Ah! maître Nicolas, reprenait la nièce en s'adressant au barbier, il faut que vous sachiez que mon oncle, qui passait quelquefois deux jours et deux nuits de suite à lire ces malheureux livres, se levait souvent en fureur, prenait son épée et frappait les murailles. Ensuite, quand il était las, il disait qu'il avait tué quatre géants plus hauts que des tours; il buvait un grand verre d'eau, qu'il prétendait être un breuvage admirable, que son ami l'enchanteur Esquif lui avait donné pour guérir ses blessures. Je me repens bien, maître Nicolas, de ne pas vous avoir averti; vous auriez pu sauver mon oncle en brûlant tous ces excommuniés de livres, qui méritent d'être mis au feu comme des hérétiques qu'ils sont. — Je suis de votre avis, répondait le curé, nous nous sommes trop endormis sur le danger de ces livres; mais demain ne se passera pas sans que j'en fasse un grand exemple. Ils ont perdu mon meilleur ami, je ne veux plus qu'ils perdent personne. »

Ils en étaient là quand le laboureur qui conduisait don Quichotte frappe à la porte en criant : « Ouvrez, ouvrez, s'il vous plaît, au marquis de Mantoue, au seigneur Beaudoin, qui revient blessé, et au Maure Abindarraès, que le gouverneur d'Antequerre amène prisonnier de guerre. » A ces mots tout le monde accourt; et les uns reconnaissant leur ami, l'autre son maître, l'autre son oncle, ils se pressent d'embrasser don Quichotte, qui ne pouvait descendre de dessus son âne. « Arrêtez, leur dit le héros; je suis blessé, grièvement blessé par la faute de mon cheval. Il faut me porter dans mon lit, et faire venir, s'il est possible, la sage Urgande, afin qu'elle visite mes plaies. — L'entendez-vous? cria la gouvernante; ne l'avais-je pas deviné? Venez, venez avec nous, monsieur; nous saurons bien



H. PISAN.

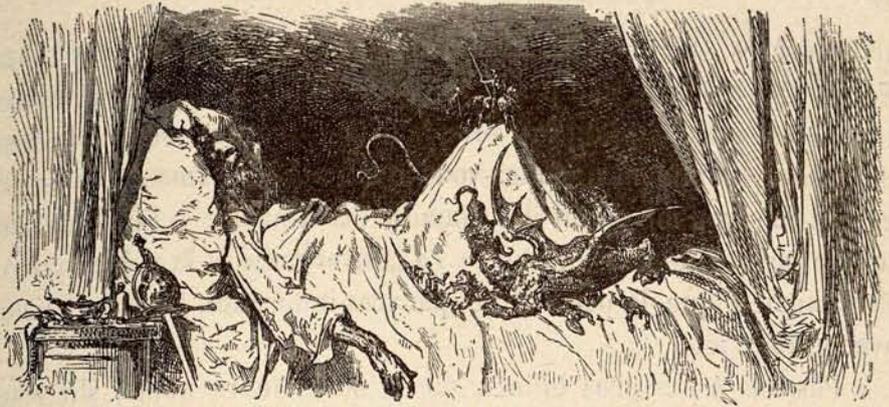
NOS VOYAGEURS ARRIVÈRENT AU VILLAGE.

vous guérir sans que cette Urgande s'en mêle. Ah! maudits soient encore une fois ces chiens de livres qui vous ont mis dans ce bel état. »

On porta don Quichotte au lit; et comme, en cherchant ses blessures, on paraissait surpris de n'en point trouver : « Je ne suis que froissé, dit-il, parce que je suis tombé avec mon cheval en combattant dix géants, les plus terribles qu'on puisse voir. — Ah! ah! reprit le curé, il y a des géants dans l'affaire! demain, sans plus de retard, les livres seront brûlés. »

On fit à don Quichotte d'autres questions, auxquelles il ne répondait qu'en demandant à manger et à dormir. On lui obéit; et pendant ce temps le laboureur raconta comment il avait trouvé don Quichotte, et toutes les folies qu'il avait dites. Cet entretien confirma le curé dans la résolution qu'il avait prise. Le lendemain, de bonne heure, il alla chercher son ami maître Nicolas le barbier, et se rendit avec lui à la maison de don Quichotte.





## CHAPITRE VI

DU GRAND EXAMEN QUE FIRENT LE CURÉ ET LE BARBIER DANS LA BIBLIOTHEQUE  
DE NOTRE GENTILHOMME

Le chevalier dormait encore. Le curé pria sa nièce de lui ouvrir promptement la chambre où étaient les livres. La nièce et la gouvernante ne se firent pas presser. Elles accompagnèrent maître Nicolas et le curé, qui trouvèrent, rangés avec soin, une centaine de gros volumes bien reliés, et beaucoup d'autres plus petits. Le curé pria maître Nicolas de lui donner les volumes un à un, afin de voir si dans le nombre il n'y en avait point qu'on pût épargner. « Non, non, s'écriait la nièce; point de grâce pour aucun. Tous ont fait du mal à mon oncle, il faut tous les jeter par la fenêtre, les ramasser en tas dans la cour, et mettre le feu par-dessous. » La gouvernante était de cet avis; mais le curé n'y consentit point, et voulut au moins visiter les titres.

Le premier que maître Nicolas lui remit fut le volumineux *Amadis de Gaule*. « Ceci semble fait exprès, dit le curé; on m'a toujours assuré qu'*Amadis* avait été le premier livre de chevalerie qu'on ait vu paraître en Espagne. Je suis d'avis de le condamner, sans examen, comme chef d'une aussi mauvaise secte. — Non, répondit le barbier; c'est, je vous assure, le moins ennuyeux de tous, et je demande grâce pour lui. — A la bonne heure, reprit le curé, ne soyons pas

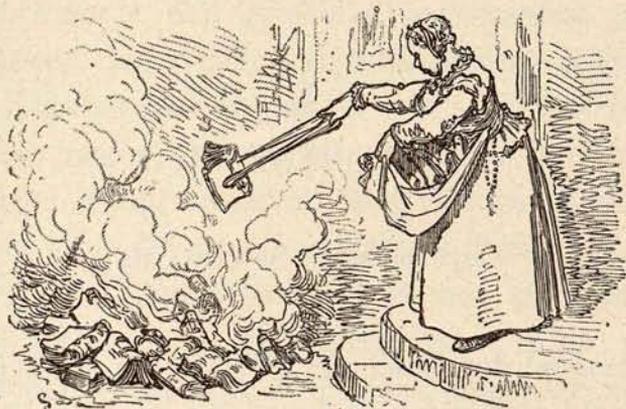
trop sévères. Quel est cet autre qui le suit? *Esplandian, fils d'Amadis*. — Oh! le fils ne vaut pas le père. Madame la gouvernante, ouvrez la fenêtre, et qu'*Esplandian* vole dans la cour, pour servir de base au bûcher. Comment nommez-vous le suivant? — *Amadis de Grèce*; et tout ce rayon me paraît de la famille des *Amadis*. — Eh bien! que tout le rayon aille dans la cour. » La gouvernante et la nièce, qui ne demandaient que la perte de ces pauvres innocents, les firent voler avec grande joie.

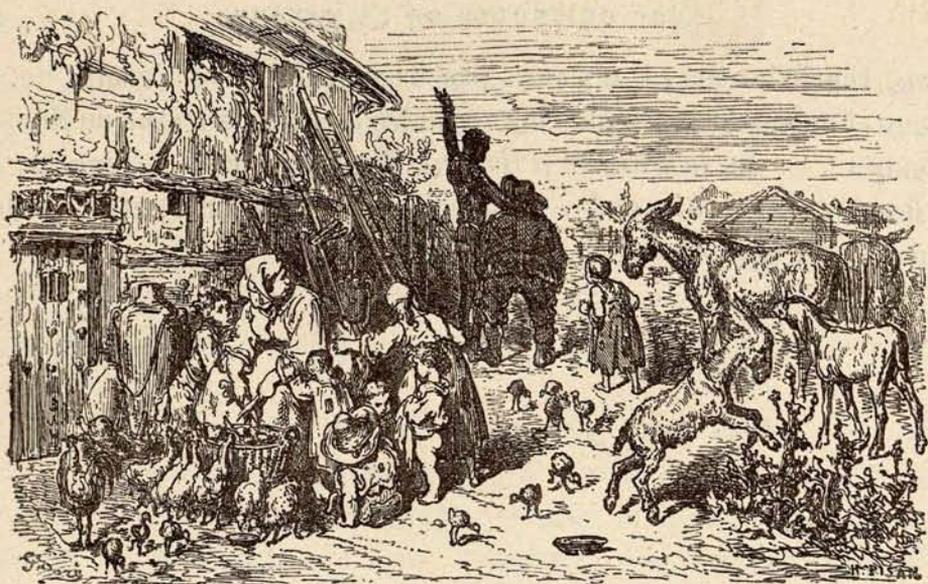
« Passons à ces gros billots, dit le curé; leurs noms, s'il vous plaît? — *Olivantès de Laura*, et puis *le Jardin de Flore*, et *Florismarte d'Hyrkanie*, et *le Chevalier Platir*, et *le Chevalier de la Croix*... — A la cour, à la cour, madame la gouvernante; ces messieurs ne valent pas la peine que nous instruisions leur procès. — Voici *le Miroir de la Chevalerie*. — Je le connais reprit le curé; c'est là qu'on voit Renaud de Montauban et ses amis, tous grands voleurs de leur métier; et les douze pairs de France, et les fidèles annales de l'archevêque Turpin. Je suis d'avis de ne les condamner qu'au bannissement perpétuel, par la raison qu'ils ont fourni le sujet des poèmes du Boyardo et de l'Arioste. Que tenez-vous là, monsieur le barbier? — *Palmerin d'Olive*, et *Palmerin d'Angleterre*. — Donnez l'*Olive* à la gouvernante, et conservons l'autre avec soin; d'abord parce que l'ouvrage est bon, ensuite parce qu'un savant roi de Portugal passe pour en être l'auteur. Quant au reste de ces gros volumes, sans nous fatiguer à les voir, livrez-les à madame la gouvernante. »

Celle-ci ne se le fit pas dire deux fois; elle les prit à bras-le-corps et les jeta par la fenêtre.

« J'aperçois, continua le curé, beaucoup de petits volumes qui doivent être des poésies. Justement! voici la *Diane* de Montémayor. Je crois, sauf meilleur avis, que nous pouvons sauver ceux-là. Ce sont des livres d'amour, de galanterie, de bergerie, qui ne sont pas d'un grand danger. — Pardonnez-moi, s'écria la nièce; je vous conseille de les brûler aussi; car si mon oncle revient de sa maladie de chevalier, et qu'en lisant ces livres-là il lui prenne fantaisie de se faire berger, d'aller courir les prés en jouant de la flûte ou de la musette, vous conviendrez que nous n'en serons guère mieux; et ce serait bien pis, ma foi! s'il allait se faire poète, folie qu'on dit être la plus dangereuse et la plus incurable de toutes. — C'est fort bien

vu, reprit le curé; il n'y aura pas de mal d'ôter cet écueil à notre ami. Cependant je ne puis me résoudre à brûler la *Diane* de Montémayor. — Et le *Pasteur d'Hibérie*, les *Nymphes de l'Hénarès*, le *Remède de la Jalousie*? — A madame la gouvernante; et finissons, car il est tard. »





## CHAPITRE VII

### SECONDE SORTIE DU CHEVALIER

Dans ce moment don Quichotte s'éveilla, en criant à pleine tête : « A moi ! à moi ! c'est ici qu'il faut montrer ce que peut votre courage ; les courtisans remportent le prix du tournoi. » Tout le monde se pressa d'accourir ; et la précipitation avec laquelle on abandonna l'examen des livres fut cause sans doute que plusieurs à qui le curé aurait pardonné se trouvèrent enveloppés dans l'arrêt fatal. Don Quichotte était réveillé, debout, l'épée à la main, criant toujours de plus belle, et donnant de grands coups à droite et à gauche. On parvint à s'emparer de lui, à le remettre sur son lit. Notre héros, se tournant alors vers le curé : « Certes, dit-il, seigneur archevêque Turpin, c'est une assez grande honte que tout ce que nous sommes ici des douze pairs abandonnions lâchement aux chevaliers de la cour le prix du tournoi, qui depuis trois soleils ne s'est soutenu que par notre vaillance. — Que voulez-vous, mon cher voisin ? répondit le curé ; il faut se soumettre : Dieu permettra peut-être que la chance tourne ; et ce qui se perd aujourd'hui peut se regagner demain.

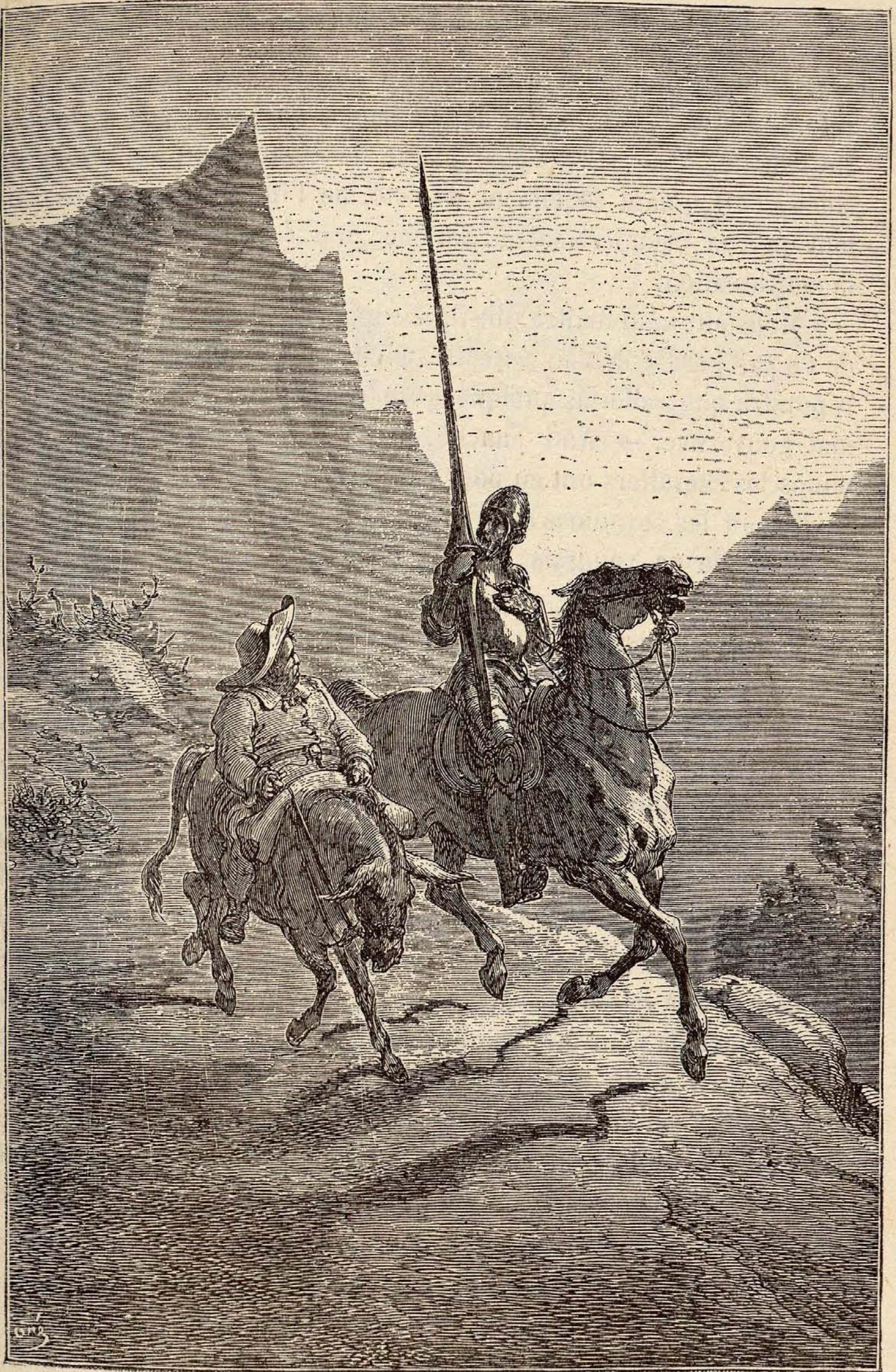
Ne pensons qu'à votre santé; vous êtes sûrement fort las, peut-être même blessé. — Blessé? non, reprit don Quichotte; à la vérité un peu moulu, parce que Roland, furieux de ce que j'étais le seul qui lui disputasse la victoire, m'a frappé longtemps avec un tronc de chêne. Mais je consens à perdre mon nom de Renaud de Montauban si dès que je serai debout il ne me le paye bien cher, malgré ses enchantements. Pour l'heure, je n'ai besoin que de manger. » On lui servit à dîner; il se rendormit aussitôt après.

La gouvernante profita de son sommeil pour brûler tous les volumes jetés dans la cour. Le curé et le barbier, voulant couper jusqu'à la racine du mal, firent murer sur-le-champ la porte du cabinet des livres, en recommandant à la nièce de dire à son oncle, quand il les chercherait, qu'un enchanteur les avait enlevés. En effet, deux jours après, don Quichotte, parfaitement rétabli, n'eut rien de plus pressé que d'aller à sa bibliothèque. N'en retrouvant plus la porte, il la cherchait de tous ses yeux, alla et venait, tâta, retâta avec ses mains, et s'arrêtait toujours à l'endroit où jadis était cette porte. Enfin, après un long silence, il demanda à sa gouvernante de lui indiquer son cabinet de livres. « Quel cabinet? » répond-elle : il n'y a plus ni livres ni cabinet, le diable a tout emporté. — Ce n'est pas le diable, interrompt la nièce; mais un enchanteur qui vint ici pendant votre absence, monté sur un grand dragon. Ce vieillard nous dit, en s'en allant, qu'il avait voulu se venger du maître de la maison, qu'il haïssait mortellement; il ajouta qu'il s'appelait Mougnoton. — Ce n'est pas Mougnoton, répondit don Quichotte, c'est Freston. Je le connais bien : c'est mon plus grand ennemi. Sa profonde science lui a fait connaître qu'un chevalier qu'il protège serait un jour vaincu par moi. Depuis ce temps, son dépit le porte à me jouer tous les mauvais tours qu'il peut : cela ne l'avancera guère, il ne changera pas le destin. — C'est bien sûr, mon oncle, reprit la nièce. Mais pourquoi vous mêler de toutes ces querelles? Ne seriez-vous pas plus heureux en restant paisible chez vous, plutôt que d'aller par le monde faire souvent triste rencontre? Vous connaissez le proverbe : Qui va chercher de la laine revient quelquefois tondu. — Ah! ah! ma nièce, répliqua don Quichotte, vous savez de belles sentences. Mais apprenez qu'avant de tondre un homme comme moi il y en aurait beaucoup de pelés.

Retenez cela, je vous prie. » Le ton dont il dit ces paroles termina la conversation.

Don Quichotte parut tranquille pendant les quinze jours suivants, et ne laissa point soupçonner qu'il s'occupait d'une nouvelle campagne. Seulement, dans les fréquents entretiens qu'il avait avec le curé et le barbier, il insistait toujours sur l'utilité de la chevalerie errante et sur son projet de la faire revivre. Le curé disputait quelquefois; le plus souvent il cédait, afin de ne pas se brouiller. Il ignorait que pendant ce temps don Quichotte sollicitait en secret de le suivre, en qualité d'écuyer, un laboureur de ses voisins, homme de bien si, le pauvre peut se nommer ainsi, mais dont la tête n'avait pas beaucoup de cervelle. Parmi beaucoup de promesses que notre héros fit à ce bonhomme, il lui répétait toujours que dans ce beau métier d'écuyer errant rien n'était plus ordinaire que de gagner en un tour de main le gouvernement d'une île. Le crédule laboureur, qui s'appelait Sancho Pança, fut surtout séduit par cette espérance, et résolut de quitter et ses enfants et sa femme pour courir après ce gouvernement. Don Quichotte, sûr d'un écuyer, s'occupa de ramasser un peu d'argent, vendit une pièce de terre, engagea l'autre, perdit sur toutes, et parvint à se faire une somme assez raisonnable. Il emprunta d'un de ses amis une rondache meilleure que la sienne, raccommoda de nouveau son casque, se procura de chemises, suivant le conseil de l'aubergiste, et convint avec Sancho du jour et de l'heure où ils partiraient. Il lui recommanda surtout de se munir d'un bissac. Sancho promit de ne pas l'oublier, et ajouta que, n'étant pas accoutumé à faire beaucoup de chemin à pied, il avait envie d'emmener son âne, qui était une excellente bête. Le nom d'âne fit quelque peine à don Quichotte; il ne se rappelait point qu'aucun écuyer célèbre eût suivi son maître de cette manière. Mais, faisant réflexion qu'il donnerait à Sancho le cheval du premier chevalier vaincu, il ne vit point d'inconvénient à le laisser venir sur son âne.

Tous leurs arrangements faits, une belle nuit don Quichotte et son écuyer, sans prendre congé de personne, partirent et marchèrent si bien, qu'au point du jour ils ne craignaient plus de pouvoir être rattrapés. Le bon Sancho, sur son âne, entre son bissac et sa grosse gourde, allait comme un patriarche, impatient déjà de voir

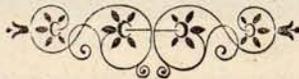


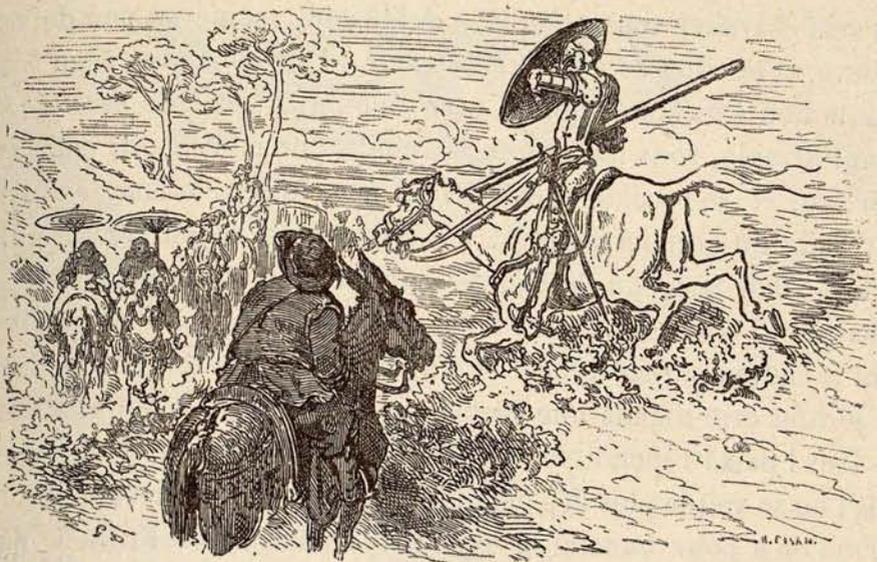
DON QUICHOTTE, L'AIR FIER ET LA TÊTE HAUTE S'AVANÇAIT.

DON QUICHOTTE.

arriver cette île dont il devait être gouverneur. Don Quichotte, rempli d'espoir, l'air fier et la tête haute, s'avancait sur le maigre Rossinante, dans cette même plaine de Montiel, où les rayons du soleil, l'atteignant seulement de côté, ne l'incommodaient pas autant qu'à sa première sortie. Sancho, pressé de parler, commença la conversation.

« Monsieur mon maître, dit-il, je supplie votre chevalerie errante de ne pas perdre de vue cette île qu'elle m'a promise. Je puis vous répondre que celle-là, quelque grande qu'elle soit, ne sera point mal gouvernée. — Ami Sancho, répondit don Quichotte, de tout temps les chevaliers ont eu pour coutume de donner à leurs écuyers les îles ou les royaumes dont leur valeur les rend maîtres : tu sens bien que je ne voudrais pas déroger à ce noble usage. Je ferai mieux : la plupart des chevaliers dont je te parle attendaient que leurs écuyers fussent vieux pour récompenser leurs services, en leur donnant soit un comté, soit un marquisat, qui n'était souvent qu'une méchante province ; mais moi, si Dieu me laisse vivre, je pourrais bien avant six jours conquérir un si grand empire, qu'un des royaumes qui en dépendront sera justement ton affaire. — Cela étant, reprit Sancho, une fois que je serais roi, Jeanne Guttières, ma femme, serait donc reine, et mes petits drôles infants ? — Qui en doute ? — Moi, j'en doute, parce que je connais ma femme et je vous assure qu'il pleuvrait des couronnes, qu'aucune ne pourrait bien aller à sa tête. Je vous en préviens d'avance, elle ne vaut pas deux maravédís pour être reine : comtesse, je ne dis pas non ; encore nous y aurions du mal. — Ne t'en inquiète pas, mon ami ; Dieu saura lui donner ce qu'il lui faut. Quant à toi, ne va pas être si mo peste que de te contenter à moins d'un bon gouvernement. — Oh ! que votre seigneurie soit tranquille ; je m'en rapporterai là-dessus à vous seul. »





## CHAPITRE VIII

### COMMENT DON QUICHOTTE MIT FIN A L'ÉPOUVANTABLE AVENTURE DES MOULINS A VENT

Dans ce moment, don Quichotte aperçut trente ou quarante moulins à vent; et regardant son écuyer : « Ami, dit-il, la fortune vient au-devant de nos souhaits. Vois-tu là-bas ces géants terribles? — Quels géants? répondit Sancho. — Ceux que tu vois avec ces grands bras qui ont peut-être deux lieues de long. — Mais, monsieur, prenez-y garde : ce sont des moulins à vent; et ce qui vous semble des bras n'est autre chose que leurs ailes. — Ah ! mon pauvre ami, l'on voit bien que tu n'es pas encore expert en aventures. Ce sont des géants, je m'y connais. Si tu as peur, éloigne-toi; va quelque part te mettre en prière, tandis que j'entreprendrai cet inégal et dangereux combat. »

En disant ces paroles il piqua des deux, sans écouter le pauvre Sancho, qui se tuait de lui crier que ce n'étaient point des géants, mais des moulins, sans se désabuser davantage à mesure qu'il en approchait. « Attendez-moi, disait-il, attendez-moi, lâches brigands;

un seul chevalier vous attaque. » A l'instant même un peu de vent s'éleva, et les ailes se mirent à tourner. « Oh ! vous avez beau faire, ajouta don Quichotte ; quand vous remueriez plus de bras que le géant Briarée, vous n'en serez pas moins punis. » Il dit, embrasse son écu, et, se recommandant à Dulcinée, tombe, la lance en arrêt, sur l'aile du premier moulin, qui l'enlève lui et son cheval, et les jette à vingt pas l'un de l'autre. Sancho se pressait d'accourir au plus grand trot de son âne. Il eut de la peine à relever son maître, tant la chute avait été lourde. « Eh ! que Dieu me soit en aide ! dit-il, je vous crie depuis une heure que ce sont des moulins à vent. — Paix ! paix ! répondit le héros ; c'est dans le métier de la guerre que l'on se voit le plus dépendant des caprices de la fortune, surtout lorsqu'on a pour ennemi ce redoutable enchanteur Freston, déjà voleur de ma bibliothèque. Je vois bien ce qu'il vient de faire : il a changé les géants en moulins pour me dérober la gloire de les vaincre. Patience ! il faudra bien à la fin que mon épée triomphe de sa malice. — Dieu le veuille ! » répondit Sancho en le remettant debout, et courant en faire autant à Rossinante, dont l'épaule était à demi déboîtée.

Notre héros, remonté sur sa bête, suivit le chemin du port Lapice, ne doutant pas qu'un lieu aussi passager ne fût fertile en aventures. Il regrettait beaucoup sa lance, que l'aile du moulin avait brisée. « Mon ami, dit-il à Sancho, je me souviens d'avoir lu qu'un chevalier espagnol, appelé Pérez de Vargas, ayant rompu son épée dans une bataille, arracha une branche ou un tronc de chêne, avec lequel il tua tant de Maures, qu'on le surnomma l'Assommeur. Je veux imiter Pérez de Vargas. Au premier chêne que je rencontrerai, je vais me tailler une massue ; et cette arme me suffira pour faire de tels exploits, que jamais personne ne pourra les croire. — Ainsi soit-il ! répondit Sancho ; mais redressez-vous un peu, car vous allez tout de côté. — Je t'avoue que je me ressens de ma chute ; et si je ne me plains pas, c'est qu'il est défendu aux chevaliers errants de se plaindre, quand même ils auraient l'estomac ouvert. — Diable ! si c'est défendu de même aux écuyers, je ne sais trop comment je ferai, car je vous préviens qu'à la moindre égratignure je crie comme si on m'écorchait. Mais vous ne pensez pas, monsieur, qu'il est temps de dîner ? » Don Quichotte lui répondit qu'il n'avait besoin de rien,